

La petite fille triste

Stéphane Picher

Number 84, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13494ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Picher, S. (2000). La petite fille triste. *Moebius*, (84), 107–109.

STÉPHANE PICHER

La petite fille triste

Drôle d'endroit pour mourir,
penses-tu en regardant la plaine.
Tu te dresses sur la pointe des pieds
et poses tes petites mains
sur le rebord de la fenêtre.
Drôle d'endroit pour mourir,
dis-tu dans un souffle
qui couvre de buée la vitre.

Le pays de la mère
n'est pas celui de la famille,
penses-tu,
le pays de la mère
est immobile,
figé et solide comme l'arbre
au milieu du vent.

Ici c'est le pays de tous,
un espace découpé
en plaques jaunâtres
où vivent de soleil et de blé
les races du monde.
Le pays de tous
n'est pas mon pays,
penses-tu en regardant la plaine.

Les rectangles de ton pays
sont faits du papier
où la lumière se pose cruellement,
où tu dessines fébrilement des ombres
squelettiques.
Ma vie ne s'enracine

qu'en terrain sec,
chaque matin arrosé d'encre,
dis-tu en silence.

Ma vie de femme commence là
où finit celle de la mère,
penses-tu,
ma vie de femme surgira
hors du giron terreux
de mon pays.
Tu scelles tes valises
comme des secrets,
tu pèses le poids des livres
encore à écrire.

Les petites filles tristes
ne meurent pas dans les trains,
l'encre de leurs yeux
tacherait le chemin,
les petites filles tristes
se penchent sur la page blanche
de leur enfance.

Les petites filles tristes
sont des ouvrières
de la mémoire et de l'oubli,
chez elle nul endroit où se cacher
de la lumière,
il faut partir
ou se noyer de soleil.

Tu as rangé tes yeux
sous le papier des paupières.
Je ne mourrai pas dans le train,
penses-tu,
le chemin de fer
droit comme les touches du piano,
m'emmène au pays des grands fleuves
et des petites rivières.

Entre les ombres et les lumières
des demi-journées,
entre les cicatrices des montagnes
à jamais pansées
dans l'humidité des arbres,
tu files vers la première douleur
du premier amour,
tu files loin du pays
de la mère.

Sur la page tu macules
peu à peu la clarté,
tu traces des zones d'oubli
comme des brûlis
sur des rectangles de blé.
Tu as la mémoire courte
et le pays étriqué.

Ma douce petite fille triste,
ma vieille et belle sœur
en solitude,
tu dors entre deux feuilles
de mon papier ligné
où mon crayon t'éveille à peine.
Ma sœur en tristesse,
tu n'as pas assez pleuré.

Drôle d'endroit pour mourir.

In memoriam Gabrielle Roy (1909-1983)